

Fiction

Jean-Paul Beaumier, Patrick Bergeron, Valérie Forgues, François Lavallée, Gérald Baril, Yvan Cliche, Michèle Bernard, David Lonergan, Roland Bourneuf, Thérèse Lamartine et Catherine Voyer-Léger

Numéro 157, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaumier, J.-P., Bergeron, P., Forgues, V., Lavallée, F., Baril, G., Cliche, Y., Bernard, M., Lonergan, D., Bourneuf, R., Lamartine, T. & Voyer-Léger, C. (2020). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (157), 42–50.

Simon Leduc

L'ÉVASION D'ARTHUR OU LA COMMUNE D'HOCHELAGA

Le Quartanier, Montréal, 2019, 336 p. ; 26,95 \$

Finaliste au Prix littéraire des collégiens 2020

Des personnages auxquels on s'attache, une écriture alerte et inventive, des rebondissements qui maintiennent l'intérêt, des références à des personnalités de l'heure, des points de vue critiques et drolatiques sur des sujets qui font la une de l'actualité : l'éducation, la psychiatrie, la pharmacologie.



Tous les ingrédients sont ici rassemblés pour assurer au premier roman de Simon Leduc, *L'évasion d'Arthur ou la commune d'Hochelaga*, un succès certain. Mais de quoi est-il question dans ce livre ? Le titre fait d'emblée allusion à un lieu, une situation d'enfermement dont on souhaiterait se libérer, et à un modèle d'organisation sociale, la commune, qui eut à une époque pas si lointaine son heure de gloire. « La neige

tombe pus, è pousse. » Ainsi débute le roman, comme un premier avertissement au lecteur que les choses ne se dérouleront pas nécessairement dans l'ordre établi, ni dans une langue en camisole d'usage convenu. Clin d'œil à Jules Verne pour le côté rocambolesque, chaque chapitre (le roman en compte près de soixante) est précédé d'un appel au lecteur qui le renseigne sur sa teneur. Les narrateurs – ils sont plusieurs à se partager la conduite de l'histoire – interpellent également le lecteur de temps à autre, comme on le ferait au théâtre, pour l'inclure dans le déroulement de l'action, et ainsi s'assurer qu'il n'a pas perdu le fil de l'histoire. Arthur, le protagoniste du récit, est âgé de dix ans et a été diagnostiqué TDAH. Branle-bas de combat au sein de l'unité familiale disloquée : doit-on souscrire à la voie de facilité qui ferait rentrer Arthur dans le rang de la normalité en le médicamentant ? La mère, travailleuse sociale épuisée, cède, alors que le père, un marginal qui travaille auprès des plus poqués de notre société et se bat contre l'hypermédicalisation des patients en institution psychiatrique, s'y oppose. Tension familiale assurée. Entre-temps, Arthur, pour avoir découvert la cachette secrète de chocolats de petits voyous qui terrorisent les plus jeunes de l'école, se fait tabasser par ces derniers après s'être empiffré de fudge. Il trouve refuge dans une école désaffectée où il fait la rencontre de Choukri, alias Barbe bleue, un itinérant schizophrène qui prendra sa défense contre tous ceux qui voudraient l'intimider. Les événements s'enchaînent et Arthur décide de vendre ses médicaments, et ceux qu'il trouve dans la pharmacie de sa mère, à l'école, ce qui

déclenche une suite de rebondissements que seront appelés à suivre les agents Lemire et Richer, tantôt dans le fil du récit, tantôt en notes de bas de page, comme s'ils étaient confinés dans leur auto-patrouille à surveiller les mouvements d'Arthur et de tous les autres personnages qui gravitent autour de la commune d'Hochelaga.

On l'a souligné : le récit est ponctué d'inventivités narratives. L'utilisation de la liste comme procédé stylistique est récurrente et concourt à rythmer le texte, ainsi que le caractère oral qui donne parfois l'impression d'un déluge ininterrompu de mots, comme l'illustre l'extrait suivant : « Les voix sont multiples, les discours confus et inachevés. Ça vomit de l'alphabet dans un déluge schizophrénique, ce sont des cheveux de méduse qui ont chacun quelque chose à dire, c'est cousu de fil blanc, ça pend aux oreilles, c'est la dyslexie de l'économie du savoir, l'incontinence du premier monde, c'est l'aire de Wernicke qui fait la passe à Broca, qui s'en sacre pas mal du lobe frontal, qui lance et compte, fait tourner les gyrophares rouges et ne se pose pas de question sur les effets des coups à la tête ».

Voilà, il faut parfois nous accrocher, comme dans un manège qui nous secoue de tous les côtés. Certains lecteurs y trouveront leur plaisir, d'autres choisiront un stand de tir plus tranquille. Mais n'en faut-il pas pour tous les goûts ? Comme il arrive parfois aux premiers romans, celui-ci pêche par moments par un surplus de poids, mais comme il se présente à l'enseigne d'un feu d'artifice, peut-on vraiment le lui reprocher ?

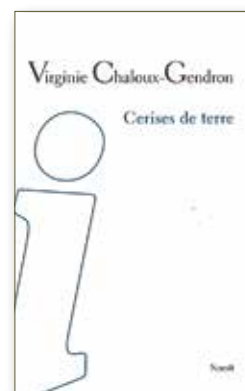
Jean-Paul Beaumier

Virginie Chaloux-Gendron

CERISES DE TERRE

Le Noroît, Montréal, 2019, 126 p. ; 21 \$

Dans ce premier livre, la nouvelle venue en poésie ouvre la porte d'une prison intérieure où la vie semble se jouer à l'envers d'elle-même.



« [E]t j'espère que tu ne m'en voudras pas d'avoir fait de ma détention la plus belle chose qui soit. » Les premières pages, une adresse possiblement à l'enfant, mais peut-être à un amoureux, annoncent la couleur. La mort a le visage d'une amie intime pour la narratrice, qui la connaît et semble vivre avec elle au-dessus de sa tête ou la porter sur son dos, comme une robe. Sa conscience de la finitude des choses, à commen-

cer par celle de sa propre existence, est si aiguisée, c'en est d'une beauté triste, comme si l'on ne pouvait s'en défaire, dans un rapport d'amour-haine. Le suicide, l'idée de, sa simple possi-

bilité est si réelle qu'à la lecture, j'en suis prise de vertige. Dans la poésie de Virginie Chaloux-Gendron, le vivant attire et fait mal, tout est à vif, sans peau et brûlant. Il n'y a nul abri, sauf peut-être chez l'enfant et au cœur du poème. L'enfance est lourde, belle et fatale. La nature (vent, arbres, lumière) est une force grandiose et redoutable ; on baigne entre crimes, péchés, envies de transformations intérieures et physiques ; les horloges et les cadrans ont le tic-tac entêtant, obsédant.

La sécurité et la solidité émergent de l'écriture, même si le drame intérieur s'y meut et s'y débat sans cesse. La mort est une onde souterraine qui fait tout trembler. La maternité se révèle alors peut-être salvatrice. La poète endosse le rôle de mère, reste debout, sourit et survit à sa captivité, à elle-même. Un TU et un NOUS surgissent parfois. Ils réchauffent et brisent l'impression de grande solitude qui transpire de chaque poème : « Mes dents tremblent / au sommet de ce royaume en panne / Le seul cri que le ciel écoute / est le mien ». L'ennui dépeint est large et haut, une grande vague qui recouvre entièrement la narratrice ; ni le brouillard ni la brume ne se dissipent, tout paraît enveloppé d'un voile gris qui apaise et angoisse en même temps. Si, au fil de la lecture, je me perds à travers certaines références mythologiques qui alourdissent, à travers le ton qui devient un peu ampoulé par endroits, la voix narrative est tellement incarnée qu'elle me laisse l'impression d'être devant une œuvre solide et sentie.

Par sa voix qui crie ses contradictions, qui dit les tensions du quotidien, de l'âme, de l'écrivaine et de la mère, Virginie Chaloux-Gendron est fille de Sylvia Plath, certainement. Pour la justesse, pour la gravité des images et des émotions qu'elle convoque, pour le ton, sensible, grinçant et lucide, pour la noirceur, pour la difficulté d'être toutes celles qu'elle voudrait être à perfection égale, pour la force de frappe et l'intelligence, pour trop bien connaître les leurres aussi : « [L]e poème est la ruse / d'un seul moment ». La poète n'est pas résignée, pas apitoyée non plus, plutôt extralucide, quitte à mettre son équilibre en danger : « J'aimerais ne pas savoir tout ça ».

Valérie Forgues

Karine Rosso

MON ENNEMIE NELLY

Hamac, Québec, 2019, 176 p. ; 19,95 \$

La plume qui foudroie, celle de Nelly Arcan, ne pouvait pas ne pas laisser ses traces et ses influences profondes dans nombre d'aventures littéraires. *Mon ennemie Nelly* de Karine Rosso est l'une d'elles, dont on pourrait dire une œuvre scarifiée par une vie sacrifiée.

La narratrice de *Mon ennemie Nelly* qui se tient au plus près de la romancière a quadrillé les routes sud-américaines pendant quatre ans, de la Patagonie au Mexique, pour empêcher la *bête affamée* tapie en elle de grandir. Au hasard de ses pérégrinations, la jeune Montréalaise d'origine colombienne



a rencontré l'Argentin Leo, qui en prenant *belle* prendra pays. De retour en sol québécois, le couple s'installe dans une existence aux accents bohèmes, près des amies et d'une famille richement colorée.

Un soir, à la faveur d'un cinq à sept, l'esprit de Nelly s'infiltré à bas bruit dans les fractures de la chair de la narratrice, qui a repris ses cours à l'UQAM. Dès l'incipit, l'étudiante la convoque en la tutoyant, dans une proximité fantasmagique puisque jamais elle ne rencontrera celle qui deviendra son ennemie. La blonde figure tragique surgit au gré de son quotidien, ici, là, au bar, au Département d'études littéraires, sur la rue Sainte-Catherine, tous lieux du Quartier latin que l'écrivaine mythique a fréquentés. Rosso écrit : « [...] elle avait réveillé une zone enfouie qui me consumait et dont je n'arrivais toujours pas à tracer les contours ». Parades et tentatives de se soustraire à l'attrait occulte s'avèreront vaines, car à chaque essai Arcan la ramène dans l'*Église sans Dieu*. Le suicide de Nelly – ni putain ni folle, juste brisée comme l'observera la journaliste culturelle Odile Tremblay – l'emportera dans une spirale jusqu'à la faire pénétrer dans un couloir psychotique où, un temps, les forces obscures triompheront. Cette submersion renvoie au puissant sortilège inscrit dans *Putain* : « [...] il était possible de fuir en jetant l'ancre, en tentant le mouvement non pas vers l'horizon mais vers le fond », et qui se referme sur cette dernière phrase : « Lorsqu'on interpelle la vie du côté de la mort ».

La manière évanescence de Karine Rosso contraste avec celle de l'autrice de *Putain* et de *Folle*. D'effleurements en retraits, elle pose ainsi la question centrale de son roman : que choisissent les femmes face à une antinomie irrésolue ? Intelligence ou beauté ? Parce qu'il demeure combien de femmes piégées dans cette *burqa de chair* que la lucidité corrosive d'Arcan, dont la rage incendiée par le désespoir, n'aura pu ni supporter ni transcender. Même illusoire, l'idée perdure que la beauté sera un sauf-conduit vers le pouvoir pour celles qui en ont encore trop peu. En toile de fond du roman, il est un autre objet de réflexion lancinant, soit le dilemme que cache une existence qui chevauche deux identités, celle du pays d'origine et l'autre venue de la terre d'adoption, en quête de rémission ou de guérison, aspirant à une vie supérieure qui ne peut conduire qu'à la déception.

Rosso, codirectrice de l'ouvrage *Nelly Arcan. Trajectoires fulgurantes* (Remue-ménage, 2017), a un sens fin pour peindre un personnage, ou pour camper un lieu ou une situation en un coup de pinceau. L'écriture soignée marque avec le recours à la parenthèse – la phrase qui dialogue avec elle-même – la présence de la narratrice, et lui permet de se détacher un instant

du récit. Karine Rosso en fait un usage (trop ?) fréquent. Est-ce la raison pour laquelle la tension du fil narratif se relâche quelquefois ? Mais on se ressoude vite à la trame de fond qui ne ménage pas ses effets, et introduit un personnage majeur dont on ne connaîtra l'identité que près de la conclusion.

Dans cette histoire retenue, on ne rencontrera aucune des deux figures de la féminité qui hantent l'œuvre *scandaleusement intime* d'Arcan, la larve ou la schtroumpfette. On y croise plutôt Caroline, la féministe radicale agressive par l'homme d'âge mûr et de gauche ; Noémie, la belle intelligence logée dans une silhouette à l'avenant dont la lumière pâlit en présence de son conjoint ; les amies de longue date, Lola et Chloé, fidèles et rassurantes comme le sont les plantes vivaces. Chacune de ces femmes est plus ou moins saisie par les ukases de la beauté et de la mode, lesquels renvoient au monde découpé au laser d'Arcan. Surtout l'inscription profonde du suicide annoncé dans son œuvre n'est pas sans laisser son empreinte en filigrane dans celui de Rosso.

Le texte inspiré et imprégné de *l'ennemie Nelly* recèle un vibrant hommage à celle qui a *performé la féminité* jusqu'à son mortel paradoxe, à la *Barbie* aussi brûlante que brillante qui n'a pu échapper à son destin.

Thérèse Lamartine

Brigitte Lavallée
L'INVISIBLE TIENT À TOI

Du Passage, Montréal, 2019, 89 p. ; 19,95 \$

Le deuil... Avec délicatesse et émotion, Brigitte Lavallée se remémore les trois deuils qui l'ont marquée. Autant d'étapes dans sa vie, autant de questions auxquelles il lui est impossible de répondre autrement que par une prise de parole.



Chacune des trois parties du recueil aborde un de ces deuils. « Qu'est-ce que la mort pour la neige ? » traite de la mort en bas âge de la sœur jumelle : « Dans la transparence des algues / je t'aperçois / à peine voilée ». Des souvenirs effleurent, parfois reliés à leur enfance, parfois à la maladie. Courtes notations qui tentent de préserver le souvenir : « La couleur se souvient-elle de toi ? » Subsistent le manque, le sentiment d'un destin inachevé : « As-tu un nom à mettre autour de toi /

qu'est-ce qui m'enlace / sinon tes cendres ». Mais la présence de la sœur demeure, comme une ombre, et malgré tout vivifiante : « [D]ans l'écho de ta genèse / tu portes avec moi le miracle du printemps ».

« Une gifle au dos du ciel » s'organise à partir de la fin de vie difficile de la mère. La cause n'est pas clairement évoquée, mais on peut soupçonner la maladie : « Grisaille sur ton visage / saison indéchiffrable [...] / mouvement de la chaise berçante / mutisme à trancher au couteau / qu'est-ce qui frémit en toi / dis-moi ». La communication entre la fille et sa mère est devenue problématique. Émergent une nouvelle fois les souvenirs d'enfance : « Mes premières enjambées au parc / sautiller sur une baleine / mon immense sourire / dans l'espace / de tes bras ». Mais le sentiment de la perte l'emporte sur la douceur du passé.

« Vos rêves autour de ma taille » parle de l'enfant que l'auteur n'a pas et n'aura jamais. Si elle sait qu'il lui faut « abandonner les objets / de la mère qu'[elle n'est] pas » et « avancer vers ce blanc de [s]on existence / tracer [s]es propres pistes », elle doit aussi faire face au jugement de l'autre (« Vous me croyez inachevée »). Pourtant, elle ressent l'absence : « [H]abitude de tes silences / je ne pense à toi / qu'au moment où je sais / que tu ne viendras pas ». Dans les derniers vers du recueil, elle se dit « femme / jusque dans la plante de [s]es pieds / danser jusqu'à en perdre [l]es eaux ».

De ces deuils émergent son amour de la vie, son désir de partage : « Un à un / mes recommencements / ruissellent à la fenêtre ». Premier recueil de Lavallée, *L'invisible tient à toi* offre une poésie simple, musicale, comme écrite sur le mode mineur et marquée par les questionnements que la poète soulève.

David Lonergan

Robert Lalonde
FAIS TA GUERRE, FAIS TA JOIE

Boréal, Montréal, 2019, 131 p. ; 18,95 \$

D'emblée, le titre surprend par l'injonction, l'appel à la combativité, indissociable ici du ravissement que l'on ressent lorsque l'on parvient, contre vents et marées, à maintenir le cap, à relancer la quête qui nous porte et nous désespère tout à la fois, et à laquelle on ne peut se soustraire.



Hymne à la création, à la persévérance, tout autant que méditation sur les motivations qui tenaillent le créateur, *Fais ta guerre, fais ta joie*, c'est aussi ce regard croisé sur l'écriture et la peinture, cette tentation réciproque d'envier parfois les outils de l'autre qu'il paraît manier mieux que les nôtres. Robert Lalonde n'en est pas à ses premières incursions en ce domaine ; il s'y aventure cette fois en rendant hommage à son

père, figure maintes fois évoquée dans son œuvre, à la dérobée, le plus souvent effacée, mais qui ici détermine d'entrée de

jeu le point de vue narratif pour témoigner du respect et de l'amour du fils.

« Vous vous souvenez très exactement de quelle manière il s'y prenait. » Ainsi débute la remontée temporelle des souvenirs au sujet de ce père, jamais nommé mais omniprésent, qui va et vient avec ses pinceaux et ses toiles, hanté par le désir de saisir la beauté du monde. Diplômé des beaux-arts, camarade de Riopelle de qui il dira que c'était un enjôleur qui avait le feu au cul, il terminera ses études avec une mention honorable avant de tourner le dos à une carrière d'artiste qui ne lui dit rien dans le contexte qui prévaut alors au milieu des années 1940, lui qui « n'entendait rien aux 'projections libérantes' de Borduas, moins encore à cette place qu'à tout prix il fallait faire à 'la magie des mystères objectifs' que prônait *Refus global* ». La flamme de créer, le désir de capter la beauté d'une aube, le mystère de la lumière au lever du jour, ne cessera pour autant de couvrir en lui sous le regard admiratif du fils qui l'épie à distance lorsqu'il tend ses toiles dans le hangar où il se réfugie pour peindre, le dimanche, après s'être acquitté de ses obligations de barbouilleur-lettreur pour commerçants en gros et détail, comme il se définit lui-même, afin de faire vivre sa famille. Peu importe la manière dont on s'y prend, il faut pouvoir maintenir avec acharnement la flamme vivante en soi, sans autre but que la joie qu'elle nous procure par moments. « Tout grand artiste, écrit Lalonde, ne demande ni à triompher, ni à s'enrichir, ni même à vivre mieux : il demande à continuer, un point c'est tout. »

Encouragement à poursuivre, à persévérer en dépit de tous les revers qui donnent prise au doute, voire au découragement parfois. Lalonde évoque ici le parcours de plusieurs artistes peintres et écrivains, certains vivants et d'autres morts, dont Van Gogh, Gauguin, Cézanne, Monet, Zola, Fortin, Villeneuve, Suzor-Côté, qui tous, à un moment ou à un autre de leur vie, ont dû affronter le doute. *Fais ta guerre, fais ta joie*, c'est aussi la somme des souvenirs que garde précieusement en mémoire le fils, admiratif. Les années passant, une complicité se développe entre le père et le fils, le premier apprenant au second à voir, à s'ouvrir au monde qui l'entoure, et bientôt le fils cherchera à son tour à épater le père, à égaler son talent en recopiant dans ses cahiers d'écolier des passages de Giono. La supercherie avouée ne provoquera pas l'ire du père, mais un rire franc et tout aussi complice de l'imposture mise à nu. Pour toute réprimande, il lui demandera de lui relire le passage qui parle d'un hêtre qui danse avant de dire : « Le type peint avec des mots ce que moi j'ai tenté de colorier sur la toile. Un jour tu pourras en faire autant... Patience et tu verras... »

Au même titre que *C'est le cœur qui meurt en dernier*, livre hommage à la mère, le récit que nous livre Robert Lalonde tient ici du legs dû au père pour la persévérance dont il sait faire preuve lorsque le doute, la fatigue, voire l'envie d'abdiquer prend toute la place certains jours. Il revoit alors son père, allongé à ses côtés, qui lui rappelle qu'« y a jamais eu de tableau réussi. Ça n'existe pas, un tableau réussi. Ça n'existe

pas, une vie réussie. Ce qui existe, c'est la lutte. Ce qui existe, c'est l'acharnement. Ce qui existe, c'est l'entêtement. Répète après moi ! » Il faut croire que la leçon a porté fruit.

Jean-Paul Beaumier

Céline Huyghebaert

LE DRAP BLANC

Le Quartanier, Montréal, 2019, 322 p. ; 26,95 \$

Prix du GG 2019 (Romans et nouvelles)

Le père meurt et du coup la fille se rend compte qu'elle ne connaît pas vraiment cet homme. Au sentiment douloureux de la perte s'ajoute le remords, d'où naîtra une quête, et un livre.



Céline Huyghebaert a quitté sa France natale pour s'installer au Québec en 2002, où elle a poursuivi des études universitaires sur la littérature et l'art. Son livre *Le drap blanc* est l'aboutissement d'une démarche artistique multi-forme et très personnelle, basée sur la recherche des traces symboliques laissées par son père après sa mort. Le livre est ainsi conçu comme un album dans

lequel sont interrogés, et mis en relation, tant les objets ayant appartenu au défunt que les souvenirs de ses proches. Commentaire d'un ami de l'autrice appelé à témoigner : « La mort est une chose difficile à saisir, difficile à vivre. Comprendre qu'on va mourir, nous aussi – chose quasiment impossible pour notre cerveau, l'idée de ne plus être là ».

Lorsque Céline Huyghebaert reçoit un appel téléphonique de l'une de ses sœurs lui demandant de venir au chevet de leur père hospitalisé, l'homme n'en a plus que pour quelques heures à vivre. Le temps de prendre un avion pour traverser l'Atlantique, il est déjà trop tard. « J'aperçois mes sœurs à l'autre bout du terminal et je le sais, que mon père est mort. » La fille n'aura pas pu parler une dernière fois à son père. Il sera parti sans qu'elle ait eu l'occasion, par quelque parole réparatrice, de conclure leur relation sur une note positive. Il avait 47 ans.

Peu de temps auparavant, l'autrice avait envoyé à son père une carte de souhaits, dans laquelle elle remuait le passé. Elle n'est pas sûre que ses mots aient été bien interprétés. Son père semblait avoir été ébranlé par cette missive. « Je me servais des mots comme de bombes à cette époque », dira-t-elle. L'homme avait-il, alors seulement, pris conscience d'une rupture entre lui et sa fille ? Cette question et une multitude d'autres se bousculent dans la tête de la fille, entre autres lorsqu'elle se retrouve devant le drap blanc recouvrant le corps froid de son père. Quand la famille liquide les affaires du mort, vide sa maison,

elle n'arrive pas à participer avec eux à la corvée. Tout ce qui reste de la figure paternelle lui semble disparaître trop vite. Elle a l'impression de ne pas avoir voix au chapitre, qu'on lui en veut d'être partie vivre au Québec.

Après le moment traumatisant causé par le contact avec la mort, Céline Huyghebaert entreprend une démarche de recherche dans le but de mieux saisir la brève existence de son père et de la prolonger en quelque sorte. Elle assemble ainsi divers matériaux dont elle fera une exposition et un livre. Une impression de décousu pourrait résulter de ce récit composé d'une suite de dialogues, d'inventaires, de réflexions et de citations dont se compose l'ouvrage, mais ce n'est pas le cas. Les images pas toujours nettes, les photos de personnes pas toujours identifiées contribuent aussi à l'unité de l'ouvrage. Le flou et les interstices dans le tissu narratif sont autant d'espaces dans lesquels le lecteur peut insérer ses pensées et construire peu à peu sa propre image de ce père insaisissable. *Le drap blanc* est un objet littéraire inclassable, d'où surgit inopinément l'émotion.

Gérald Baril

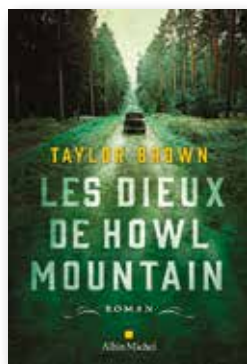
Taylor Brown

LES DIEUX DE HOWL MOUNTAIN

Trad. de l'américain par Laurent Boscq

Albin Michel, Paris, 2019, 384 p. ; 34,95 \$

Une saga familiale et une histoire de vengeance sur fond de contrebande de bourbon et de courses automobiles clandestines : ce nouveau roman de l'auteur de *La poudre et la cendre* est tout simplement éblouissant.



Taylor Brown a situé l'action de son troisième roman (son deuxième traduit en français) en Caroline du Nord à l'automne 1952. On y suit le récit de Rory Docherty, un jeune homme qui vient de rentrer à Howl Mountain après avoir combattu dans la guerre de Corée. Celle-ci lui a laissé des visions d'horreur et une jambe de bois. Rory se met à travailler pour Eustace Uptree, le roi des alambics des montagnes et l'oncle d'Eli, son meilleur ami. Avec l'agent fédéral Kingman à ses trousses et une dispute qui dégénère avec Cooley Muldoon, un voyou adepte de courses illégales, Rory connaît une série d'ennuis, ainsi que l'amour, puisqu'il s'éprend de Christine, la fille d'un pasteur borgne qui pourrait bien être mêlé à de noirs secrets de famille. Rory cherche à lever le secret sur ses origines sous l'œil rude mais bienveillant de Maybelline « Ma » Docherty, sa grand-mère, une ancienne prostituée devenue guérisseuse. C'est elle qui prend soin de lui depuis

que Bonni, sa mère, est internée dans un asile psychiatrique à la suite d'une violente agression qui l'a privée de l'usage de la parole. Son histoire est d'ailleurs retracée dans de courts chapitres en italiques tout au long du récit.

Les dieux de Howl Mountain est un roman magistral à tous les égards. L'écriture est soignée et coulante. L'auteur parvient à installer et à maintenir un subtil équilibre entre sa faune de personnages excentriques et les renversements de situation façon roman noir. Le décor, que l'auteur connaît bien (natif de Géorgie, il vit maintenant en Caroline du Nord), est lui aussi habilement campé : on sent bien la présence diffuse et menaçante des montagnes.

Patrick Bergeron

Aristote Kavungu

MON PÈRE, BOUDAREL ET MOI

L'Interligne, Ottawa, 2019, 82 p. ; 18,95 \$

C'est l'histoire d'un Congolais vivant à Paris et dont le père a été injustement emprisonné et torturé par le cruel Django en République démocratique du Congo, durant une période de dix mois : on ne sait vraiment pour quelle raison.



C'est bien sûr un gros drame dans la vie du narrateur, Emmanuel, même si son père, un bon vivant, maintenant décédé, a souvent raconté cet événement indigne avec une ironie énigmatique.

Puis un jour, avant un départ prévu pour une longue durée, Emmanuel se rend dans une cabine téléphonique pour y faire un appel et tombe – immense hasard – sur le portefeuille oublié de Boudarel. Ce dernier, professeur d'université, fait l'objet de l'attention médiatique du moment : il est accusé de crimes contre l'humanité, pour des actions menées il y a des décennies, en Indochine.

Emmanuel le contacte pour lui rendre son portefeuille, mais avec la ferme intention de tirer avantage de cette rencontre si imprévue pour comprendre la psychologie tordue et cruelle de Boudarel, et indirectement celle de Django, le tortionnaire de son père.

Ce roman court mais intense d'un auteur d'origine africaine installé au Canada pose une des plus difficiles questions qui taraudent tous les passionnés d'histoire : comment expliquer l'horreur, l'inhumanité liée à l'exécution de la violence de masse ? Quelques pistes de réponse émergent. Mais peut-on vraiment répondre à cette troublante question ?

Yvan Cliche

Tanya Tagaq**CROC FENDU**

Trad. de l'anglais par Sophie Voillot

Alto, Québec, 2019, 201 p. ; 23,95 \$

Ce premier roman d'une artiste pluridisciplinaire inuite canadienne nous plonge dans un univers où le fantasma bouscule le réel, où les contours de la réalité sont brouillés sous les coups répétés d'envolées oniriques et mythologiques.



Tanya Tagaq est née au Nunavut, dans la communauté d'Ikaluktutiak. Comme chanteuse de gorge, elle s'est acquise une renommée enviable à l'étranger grâce à ses collaborations avec Björk et le Kronos Quartet. Elle a fait sa marque sur la scène musicale canadienne, remportant entre autres un prix Polaris en 2014 et un prix Juno en 2015 pour son album *Animism*. Son premier roman, *Croc fendu*, a pour trame principale le vécu d'une adolescente en voie

d'atteindre l'âge adulte, dans une communauté de l'Extrême-Arctique canadien.

Le début du récit est situé en 1975, et la jeune narratrice inuite met brutalement en place les éléments du décor, avec une scène où les enfants se mettent à l'abri (sous-entendu des coups) dans le placard, lorsque les ivrognes (sous-entendu les parents) rentrent du bar. Le côté rude de la vie dans un hameau inuit est par la suite dépeint sans ménagement tout au long du roman. Ainsi, la jeune protagoniste est l'objet de multiples atteintes à son intégrité sexuelle, certaines jugées bénignes ou même désirables, d'autres générant un lourd ressentiment. Les jeunes de la communauté se mettent eux-mêmes en danger, agrémentant leurs réunions festives de vapeurs de colle, d'essence et de tout produit chimique susceptible de leur procurer griserie et hallucination. Le milieu naturel comporte aussi une part de menace et on verra qu'un jeu avec une embarcation de fortune peut se terminer par la noyade de plusieurs enfants.

La narratrice partage nombre d'activités avec ceux de son âge, dont l'évasion momentanée au moyen de diverses substances, mais elle possède aussi des refuges plus personnels. Elle sait profiter de petits bonheurs ordinaires, comme celui de laisser les lemmings farfouiller dans sa tignasse répandue sur le sol et venir lui masser délicatement le cuir chevelu. Elle sait aussi s'abandonner à l'émergence du surnaturel, accueillant ainsi le sexe d'un renard géant et même la fécondation par une aurore boréale.

L'écriture de Tanya Tagaq est hautement maîtrisée, mais se révèle finalement plus virtuose que réellement touchante.

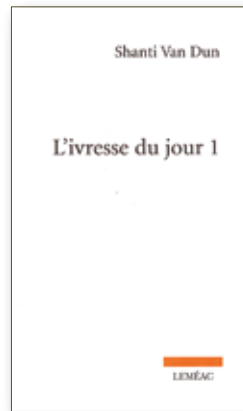
L'alternance de pages conçues comme des poèmes au sens strict et une prose d'où peut sourdre à tout instant le fantastique représente un défi pour la traduction, qui s'avère généralement réussie. Toutefois, le niveau de langue quelque peu inconstant peut agacer, notamment l'usage injustifié d'anglicismes, comme « styrofoam », « job » ou « plywood ». Si c'est pour faire exotique aux yeux des Français, comme les mesures en « pieds » plutôt qu'en mètres, ce n'est vraiment pas la peine.

Gérald Baril

Shanti Van Dun**L'IVRESSE DU JOUR 1**

Leméac, Montréal, 2018, 118 p. ; 13,95 \$

Le premier jour du titre est celui de la naissance du premier enfant. Dans ce récit, Shanti Van Dun s'attache à nommer une existence de femme profondément bouleversée par son accession à la maternité, mais bouleversée comme un plongeon dans la lumière.



« Jamais plus [la bassinette] ne serait vide, quand bien même l'enfant dormirait ailleurs, quand bien même il deviendrait grand, quand bien même il quitterait la maison et ferait des enfants à son tour, quand bien même il mourrait avant nous, cette bassinette ne serait plus jamais vide. »

Le livre se construit par taches de couleur : d'abord le récit des accouchements, suivi d'une douzaine d'autres courts récits qui nomment la vie quotidienne avec une poésie et un lyrisme qui reconforment le lecteur. La lumière est tellement présente dans ce texte que même les moments plus graves (fausse couche, séparation, etc.) ne semblent pas pouvoir ronger la force de vivre qui palpite dans ces pages.

Pour la narratrice, la maternité sera ce qu'il y a de plus beau, et ce, malgré les failles amoureuses, les moments d'épuisement et le manque d'espace pour la vie intellectuelle. À la naissance de son troisième enfant, elle explique d'ailleurs habilement comment la surcharge de responsabilités devient à sa façon libératrice : « Je suis enfin si dépassée que je dépose tous mes fardeaux, je les choisis, j'en abandonne, je les porte en alternance sur de courtes distances ».

Parmi les passages les plus réussis, les trop courtes pages qui abordent le métier d'enseignante de la narratrice. Shanti Van Dun traite de façon inspirante de cette autre forme de transmission qui entraîne elle aussi ses frustrations : « Elle sait qu'elle devrait avoir les mains libres pour attraper leurs

questions hargneuses au col et les déplier délicatement, elle les chiffonne au contraire et leur renvoie en pleine figure ». On en aurait pris plus.

L'ivresse du jour 1 est une belle proposition poétique et impressionniste. Les lecteurs qui cherchent des récits linéaires pourraient rester sur leur faim tant l'histoire semble ici secondaire, laissant place à une écriture qui révèle les états d'âme plus que les péripéties. Puisque le voyage émotif auquel l'autrice nous convie est à la fois précis et précieux : il en convaincra plusieurs.

Catherine Voyer-Léger

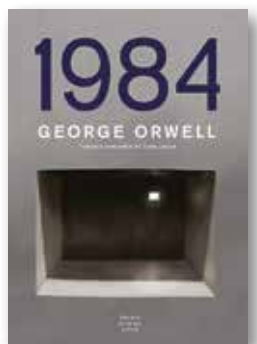
George Orwell

1984

Trad. de l'anglais par Celia Izoard

Rue Dorion, Montréal, 2019, 510 p. ; 21,95 \$

Dans les romans qui nous projettent dans l'avenir, qu'ils soient de Wells ou de Huxley, de Bradbury, Döblin, Werfel ou même dans une certaine mesure dans *Héliopolis* de Jünger, l'anticipation est rarement joyeuse ! La palme revient sans doute à *La route* de Cormac McCarthy, qui suit l'errance des rares survivants d'une catastrophe.



Contrairement à la science-fiction, qui recoupe ou inclut souvent l'utopie politique, dans *1984* pas de fusées intergalactiques, ni de robots plus intelligents que les hommes. George Orwell s'attache exclusivement à l'organisation politique et sociale d'un État imaginaire et reconnaissable avec des populations bien terrestres et pas de progrès technologiques notoires. Mais, il faut bien le dire, *1984* est sinistre et sa noire

opacité s'accroît à mesure que le roman va vers sa fin, qu'on connaît d'avance et redoute car elle est inéluctable.

Fiction ? Si l'on veut mais Orwell, homme de terrain, sait de quoi il parle. On a fait le compte de ses emprunts à la réalité qu'il a vécue : la politique de l'Empire britannique – dont il fut fonctionnaire en Asie –, la guerre civile espagnole – à laquelle il participa au sein du parti anarchiste éliminé par les communistes –, la misère extrême des quartiers populaires de Londres – sur laquelle il enquêta et écrivit –, la guerre froide entre les blocs de l'Est sous la gouverne soviétique et l'Ouest dominé par les États-Unis. C'est donc dans cette ambiance qu'il écrivit son roman en 1948. Pour compléter sa documentation, il avait sans doute en mémoire les procès de Moscou de 1937 et la grande paranoïa de Staline. *Big Brother* en a le visage et l'omniprésence sur les écrans, mais existe-t-il ? « Personne n'a

jamais vu BB [...]. C'est la figure sous laquelle le parti choisit de se présenter au monde. »

Le monde orwellien se divise en trois ensembles qui se livrent une guerre permanente : la guerre est une nécessité pour assurer la puissance d'un État toujours uni contre un ennemi, celui-ci changeant selon les circonstances. Ses méthodes ont fait leurs preuves : mobilisation perpétuelle, lavage de cerveau systématique pour entretenir la haine, révision de l'Histoire devant être mise à jour par une retouche continue des livres et journaux rapportant des événements antérieurs, surveillance permanente de tous et en tout lieu par des écrans partout répandus, délation encouragée à l'intérieur des familles, élimination (« vaporisation » des déviants).

Le protagoniste Winston Smith est l'un d'eux en pensée et il lui faut dans son consciencieux travail de « correction » de l'information être à chaque seconde sur ses gardes. La vie sexuelle est réprimée mais il enfreint l'interdiction de nouer une relation avec sa collègue Julia. Ils cachent leurs amours chez un vieil antiquaire qui leur inspire confiance. Un jour la foudre frappe : ils sont tombés dans le piège, arrêtés, séparés, emprisonnés. Dans ce régime implacable nul refuge possible, même dans la conscience personnelle comme Winston l'avait cru. Malgré ses résolutions il trahira aussi Julia. Le régime sait diaboliquement détecter les dissidents qui se rendent coupables du crime de « double pensée ». Winston est donc méthodiquement torturé pour sa « réhabilitation ». Le régime aura gagné car, comme le lecteur s'en doutait, Winston, vidé de lui-même, finira par admettre que « deux et deux font cinq ». Le roman conclut : « Il aimait Big Brother ».

Point n'est besoin de nous demander si les prévisions d'Orwell sont justes. Elles sont déjà réalisées ou en passe de l'être. Ainsi ce roman donne souvent l'impression bizarre de déjà-vu. Reviennent en mémoire les témoignages des rescapés de l'hitlérisme et du stalinisme (par exemple dans l'admirable livre de Svetlana Alexievitch – Prix Nobel – *La fin de l'homme rouge*, qui rassemble des récits de vie sur l'époque de Staline et celle qui l'a suivie). La réalité est à la hauteur de la fiction...

Non seulement le régime totalitaire impose systématiquement l'orthodoxie de la pensée unique mais grâce au langage simplifié et appauvri de la « novlangue », il annule tout souvenir de culture et le passé lui-même (le ministère de la Vérité y veille). D'ailleurs y eut-il un passé puisque tout est falsifié ? Winston et Julia interdits de mémoire et de pensée comme tous leurs contemporains se demandent ce qu'il y eut avant la Révolution. Rien, tout a commencé avec elle. Pour bien modeler les esprits sont prévus des exercices quotidiens de haine dirigée sur des cibles désignées et renouvelables. Tout autre sentiment étant éliminé, il ne reste qu'un monde de terreur. Cependant Winston parvient à lire en secret le « livre de Goldstein », qui rétablit la réalité. Il constitue un véritable traité de dystopie et dans la trame romanesque un corps étranger (de lecture fort ennuyeuse...), comme si l'auteur avait voulu théoriser ce qu'il a mis en scène concrètement et habilement.

Un espoir peut-il subsister ? Il viendrait de cette couche de la population tenue en marge et en laisse, les « proles » jugés trop inférieurs et parqués dans leurs quartiers sordides. Hurler avec les loups et garder son quant-à-soi ? Avec la conviction qu'énonce Julia : « Ils peuvent nous faire dire n'importe quoi, n'importe quoi mais ils ne peuvent pas nous obliger à y croire. Ils ne peuvent pas entrer en nous ». Acte de foi d'Orwell ? On peut l'admettre mais il est bien fragile...

Ce récit où la part de fiction est mince par rapport à ce qu'aujourd'hui nous savons, nous fait évidemment réfléchir car notre présent n'est en ses traits fondamentaux pas très différent de celui de l'auteur. En prolongeant et en durcissant les tendances qui pouvaient s'observer dans le monde après la Deuxième Guerre, Orwell fabrique un avenir, celui de 1984 : le procédé est simple et l'intention évidente. Mais nous avons maintenant dépassé l'année 1984 et notre angoisse ne fait qu'augmenter.

On peut se demander : pourquoi l'actuel regain d'intérêt pour ce « classique » de la littérature d'anticipation ? Pourquoi d'abord en faire une nouvelle traduction ? Celia Izoard explique que les précédentes étaient fautes, incomplètes et discutables. À coup sûr le succès est largement dû à la peur des événements qu'aujourd'hui nous voyons se profiler mais à la différence de ce qui est narré dans *1984*, les causes actuelles de notre peur ne relèvent pas seulement d'un système *politique* mondial. Ce qui est envisagé est la fin de notre civilisation d'ici une ou deux décennies, voire la perspective – qui n'est pas un fantasme – que l'humanité disparaisse. Par dizaines, anthropologues, philosophes, économistes, financiers, démographes, politologues et climatologues font des projections qui convergent vers une rupture et un effondrement global de la société dans une planète devenue, peu à peu mais en accéléré, inhabitable. Ce serait (ils disent pour la plupart : se sera) un monde où les ressources énergétiques et alimentaires s'épuisent, par l'effet des dérèglements climatiques – désertification, pollution de l'eau et de l'air, disparition de la biodiversité biologique –, surpopulation (par exemple en Afrique) entraînant des vagues migratoires incontrôlables vers les pays d'Europe, accroissement par les ravages de l'économie de marché de l'écart entre riches et pauvres, donc source de guerres ouvertes avec la perspective jamais éliminée de conflits nucléaires. Les analystes sont quasi unanimes dans leurs conclusions mais collectivement, les gouvernements avec la plupart d'entre nous sont sourds et volontairement aveugles : ce monde de demain possible deviendra réalité si nous ne changeons pas notre mode de produire, de consommer, de vivre et de penser. Orwell pourrait aujourd'hui réécrire son livre sur des bases qui débordent le totalitarisme politique brutal et implacable de Big Brother et où celui-ci aurait un autre visage, mais nous avons de bonnes raisons de considérer l'auteur de *1984* comme un lanceur d'alerte.

Roland Bourneuf

David Lagercrantz

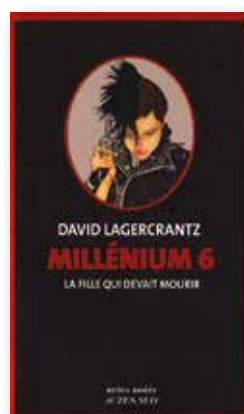
MILLÉNIUM 6

LA FILLE QUI DEVAIT MOURIR

Trad. du suédois par Esther Sermage

Actes Sud, Arles, 2019, 366 p. ; 39,95 \$

Plusieurs ne seront pas fâchés que s'arrête ici la trilogie de l'écrivain David Lagercrantz, celui qui a ressuscité Lisbeth Salander et Mikael Blomkvist à la demande des héritiers de Stieg Larsson, le célèbre créateur de *Millénium* mort en 2004.



Au-delà de la discussion à savoir si oui ou non Lagercrantz a commis un crime impardonnable en continuant l'œuvre d'un auteur décédé, le public et la critique étaient déjà divisés sur les qualités intrinsèques de *Millénium 4* et de *Millénium 5*. Avec raison d'ailleurs, puisque *Millénium 6. La fille qui devait mourir* manque d'intérêt et surtout de souffle, Lisbeth et Mikael étant devenus l'ombre d'eux-mêmes.

Bien sûr, Lisbeth est toujours obsédée par sa sœur jumelle, la maléfique Camilla, acoquinée à la mafia russe. Bien sûr, Mikael est toujours à la barre du journal *Millenium* avec sa complice, Erika Berger. Et puis, bien sûr, il y aura des voyages autour du monde, au mont Everest, à Copenhague, à Prague ou encore à Moscou, en passant par Stockholm, le tout fort bien documenté, comme Lagercrantz sait le faire.

Pour pimenter la sauce, le dernier opus de Lagercrantz s'ouvre sur le cadavre mutilé d'un mendiant, qui se révélera être un sherpa autiste, bizarrement mêlé à des scandales politiques suédois. Heureusement pour lui, il se retrouvera sur le chemin – ou mieux sur la table de dissection – d'une belle médecin légiste, sympathique et allumée. « Qu'est-ce qui a bien pu t'arriver, mon ami ? Quel enfer as-tu traversé ? » Pourquoi avait-il sur lui le numéro de téléphone de Blomkvist ? Pourquoi, vivant, mentionnait-il sans arrêt le nom du ministre suédois de la Défense ? Quel était « ce mystérieux lien entre le sherpa et l'armée » ? Qui était-il vraiment ?

Même si Lisbeth se déguise en courant d'air pendant que Mikael se repose sur l'île de Sandhamn, leurs communications ne cesseront pas, s'articulant à distance autour des mystères de l'ADN, des haplogroupes et des marqueurs. Jusqu'à ce que le bien triomphe du mal.

« À partir de maintenant, je serai le chat, pas la souris », avait pourtant affirmé Lisbeth, qui semble désormais tenir un rôle secondaire. Est-ce parce que l'auteur ne les a pas créés

lui-même que ses personnages manquent de substance et d'âme ?

Après une dernière scène qui plonge dans le ridicule et une finale qui termine l'histoire sans la terminer, Lagercrantz tient sa promesse et arrête son œuvre, comme s'il n'avait voulu être qu'un miroir déformant celle de Stieg Larsson.

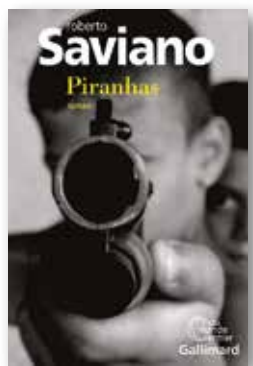
Michèle Bernard

Roberto Saviano

PIRANHAS

Trad. de l'italien par Vincent Raynaud
Gallimard, Paris, 2018, 347 p. ; 36,95 \$

Connu comme celui qui attaque la mafia par les livres, l'écrivain vit sous protection policière depuis 2006. Héros pour les uns, trouble-fête donnant au monde une mauvaise image de l'Italie pour les autres, il poursuit son combat sans fléchir.



Après les essais *Gomorra* (2007) et *Extra pure* (2014), dénonciateurs du crime organisé et des narcotrafiquants, l'auteur napolitain publie un premier roman.

Empruntant cette fois le chemin de la fiction, Roberto Saviano nous transporte dans l'univers troublant et sans merci d'adolescents criminels dont le pouvoir est en hausse dans la hiérarchie de la Camorra, l'organisation mafieuse italienne implantée de

longue date à Naples et dans la région de la Campanie. Si le récit de *Piranhas* est fictif, il est toutefois représentatif d'un phénomène bien réel. Saviano était au départ journaliste et son travail d'écrivain est toujours foncièrement alimenté par les techniques de l'enquête journalistique.

Depuis plusieurs années, Saviano était interpellé par le fait que les dirigeants de groupes mafieux arrêtés par la police étaient de plus en plus jeunes. Y voyant une mutation au sein de la Camorra, il en a conçu ce roman où l'on suit l'ascension du jeune chef Nicolas Fiorillo, surnommé Maharaja, et de sa bande (sa *paranza*) composée d'une dizaine de garçons adolescents. Maharaja et ses acolytes sont issus de milieux modestes, ordinaires, pourrait-on dire. Un seul parmi le groupe est le descendant direct d'un patron réputé de la Camorra. Cette filiation prestigieuse permettra d'ailleurs au jeune Drago d'en imposer à plusieurs occasions. D'abord intégrés au « système » comme exécutants, tout en bas de l'échelle, Maharaja et sa bande se révéleront prêts à tout pour accéder au pouvoir. En cela, leur pugnacité sera comparable à celle des féroces piranhas.

Ces jeunes criminels dépeints par Saviano sont des garçons généralement brillants, en particulier leur chef Maharaja, dont l'intelligence est doublée d'un aplomb à glacer le sang. Ce dernier, sans surprise, admire les écrits de Machiavel et, sur ce terrain, entretient une certaine communication avec un professeur de littérature. L'école n'a toutefois aucun intérêt pour les membres de la petite bande, qui semblent avoir fait le choix irréversible de tout prendre et de tout consommer dans l'heure. Leur choix découle d'une vision dichotomique, selon laquelle on peut échapper à l'ignominie d'une vie sans histoire, et pauvre, en conquérant par la force le pouvoir et la richesse. « Il y a ceux qui baisent et ceux qui se font baiser, c'est tout. C'est comme ça partout, depuis toujours. » Au surplus, en s'exposant à une mort prématurée, on augmente ses chances de devenir une célébrité, d'entrer dans la légende.

Certaines scènes du roman peuvent sembler invraisemblables : l'une entre autres où un gamin de dix ans exécute un dirigeant sur le déclin. Or, Saviano a expliqué en entrevue avoir été inspiré pour cette scène par le contenu d'écoute électronique effectuée par la police au domicile d'un chef de zone, au moment où il se faisait tirer dessus par un enfant.

Piranhas ne porte pas de jugement explicite, mais montre que ces bandes de jeunes ne sont possibles que dans une société où le crime organisé en système est profondément enraciné dans le terreau social. Lorsque la *paranza* dirigée par le jeune Fiorillo parvient à mettre la main sur des armes de guerre, c'est une faveur obtenue d'un parrain, qui y voit son intérêt. L'extorsion auprès des petits commerçants est facilitée par l'habitude ancrée chez ceux-ci de payer pour être « protégés ». Le comble est de voir une mère dont l'enfant vient de mourir, victime innocente d'un acte de vengeance, crier à son tour vengeance au lieu de dénoncer.

Selon Saviano, l'émergence de patrons de mafia de plus en plus jeunes n'est pas observée seulement à Naples, cette réalité serait également présente dans d'autres grandes villes du monde, notamment à Rio de Janeiro, à Mexico, à Johannesburg et à New York. L'écrivain voit un lien évident entre les comportements prédateurs de cette jeunesse et la crise de civilisation dans laquelle nous entraînent l'économie mondialisée et le culte du produit intérieur brut. Les petits malfrats de *Piranhas* vivent et meurent pour leur profit immédiat, au mépris de tout principe éthique et de toute empathie. Leur loi implacable est simplement celle d'un capitalisme exacerbé.

La traduction nous prive de la saveur des formulations dialectales de la version originale italienne, mais le rythme et la forte cohérence du récit soutiennent l'intérêt du lecteur tout au long du roman. Les écrits de Saviano contribuent-ils à magnifier les actions des *mafiosi* ? Peut-être, mais braquer la lumière sur ce qui pourrait notre monde vaut mieux que l'ignorer.

Gérald Baril